



14.07.27 - PATTERN PAINTING, 2014  
Huile sur toile, 140 x 140 cm

## Olivier Kaepelin

I

## Chasseur d'espace

YVES ZURSTRASSEN

Yves Zurstrassen, voilà près de vingt ans, m'a permis de vivre une singulière expérience de peinture : à partir d'une pratique ancestrale, éprouver à nouveau l'élan, la vivacité de son héritage renouvelé. Après plus de trente mille ans, quelle étrangeté que d'expérimenter cet oxymore de la nouveauté en peinture. Après avoir parcouru un long chemin, porté par le flux, depuis Chauvet ou Lascaux, le peintre se sert de signes, de pierres blanches, de cultures et de créations qu'il trouve sur son chemin. Il les réassemble. Il les joue jusqu'à « l'extrême », jusqu'à en oublier les jeux anciens pour s'interroger sur l'inédit soudain de nouveaux assemblages, de nouvelles règles, jusqu'aux formes nouvelles qui induisent entre elles des relations neuves.

Yves Zurstrassen s'est plongé dans ce fleuve et en a fait un théâtre comme son extraordinaire atelier en témoigne. Il n'a jamais été sur la rive à voir passer la peinture pour l'analyser, en tirer leçons et applications. Non, il la vit intensément, à l'intérieur du mouvement qui l'emporte. Sa connaissance essentielle de la peinture, il l'a acquise par la *praxis*, née de cet espace intérieur où elle se développe, méfiante vis-à-vis des métalangages.

La liberté est le principe de son travail. Il la construit, l'accompagne pas à pas. Liberté de s'investir là où il le désire, de mettre ses pas où il veut, dans ceux de Paul Klee, d'Henri Matisse ou plus encore dans ceux d'expressionnistes abstraits, Jackson Pollock, Willem de Kooning, Jean Degottex, ou plus tard dans son œuvre, ceux de Mondrian, Malevitch, jusqu'à ce qu'il perde les origines de son aventure et s'égare nécessairement pour trouver son chemin. C'est grâce

à une utilisation joyeuse et précise de la découpe, du collage et du décollage, qu'il s'approprie une nouvelle manière et qu'ainsi il « baigne » dans la peinture d'aujourd'hui. C'est imprégné de ce bain, inspiré par ce concept, que sa peinture, celle de son atelier au XXI<sup>e</sup> siècle, utilise l'économie du fragment chère au XX<sup>e</sup> siècle, avant de l'abandonner et de perdre tout signe de reconnaissance grâce à une action de décollage qui accueille sur la toile la peinture pure en un plan nouveau. La réalité matérielle du collage (papiers déchirés, découpés) s'efface pour faire naître les espaces inédits que cherche Yves Zurstrassen. Ce processus conceptuel lui permet de retrouver l'essence de la peinture et, ainsi, le peintre souverain s'approprie ce qu'il désire. Il mixe les éléments choisis jusqu'à constituer par glissement, par *sampling*, une langue qui ne doit plus rien à personne.

Une langue qu'il nous faut désormais découvrir, comprendre : la langue de son œuvre qu'il s'agit d'interpréter. Parvenir à ce moment plein de l'expression est le résultat d'une « aventure méthodique », mentale et technique. Yves Zurstrassen



pense par la forme. Il est étonnant de voir combien, chez lui, le couple théorie/pratique est convaincant et productif. Comprendre la construction même d'un de ses tableaux, ses capacités génératrices, c'est précisément comprendre son sens. Il n'y a jamais, chez lui, d'application ou d'illustration. Il est « essentiellement » un peintre abstrait et s'il lui arrive d'utiliser des éléments de figures, nous observons

qu'ils sont d'abord formes abstraites. L'œil de Picasso, la « vanité » de Paul Cézanne, sont d'autant plus réels que ce sont des abstractions nées de stratégies de la composition. C'est sans doute pour cela qu'Yves Zurstrassen, quand je l'interroge sur son travail, évoque souvent la musique. Amateur passionné de jazz et de free jazz, il lui arrive de répondre, pour se définir : « Je suis comme un musicien, je suis à l'intérieur d'un mouvement, entre les chœurs, les solos et les improvisations. Je ne pense pas, je n'explique pas la peinture, je suis à l'intérieur et je la déploie dans une vibration que je cherche à provoquer, à produire. »

Cette dimension, cette position de foyer génèrent son œuvre. À l'écouter, il n'évoque que rarement les références à des objets de la réalité. Si couleurs il y a, si lumière il y a, elles sont autant de projections de sa vision.

Il confie d'ailleurs qu'il ne regarde jamais vraiment un paysage, et qu'il ne s'inspire pas de la nature. Plus encore, les relations qu'il entretient avec le réel aux fins de construire son œuvre, n'impliquent pas, fondamentalement, de relations avec un monde exogène à la peinture. Tout, chez lui, vient du « lieu » de peinture, de son territoire. C'est là qu'il « s'entretient » avec le réel. « Je vis d'abord entre les quatre murs de mon atelier, déclare-t-il. C'est là que je lance

et relance ma vision, mon projet esthétique. Il s'agit d'abord d'engendrer un espace, de comprendre sa respiration, de trouver son rythme. » Ses compagnons constants sont les créations d'autres peintres ou les morceaux de musiciens. Et s'il y a bien un « réel », il n'est pas celui de la nature première mais celui d'une « autre nature », d'une nature seconde, aussi vivante que la nature même. Ce réel, c'est l'art, et plus particulièrement, l'art abstrait qui, jouissant de toutes les libertés, se débarrasse de toute symbolique. Ces libertés, Yves Zurstrassen en use jusqu'à déstabiliser amateurs, critiques ou experts. Elles déjouent les habitudes, les modèles, jusqu'à désarçonner le créateur lui-même. C'est parce que la forme est l'essentiel, « le réel même », qu'elle éloigne son œuvre de tous les formalismes.



À ce sujet, je pense à ce texte de Marina Tsvetaeva sur la poésie, dans lequel elle écrit : « Comment moi, poète, c'est-à-dire un être essentiel, pourrais-je me laisser séduire par la forme ? Si l'essentiel me séduit, la forme viendra d'elle-même. Et elle vient. Et elle continuera à venir, j'en suis convaincue. La forme est exigée par un essentiel donné et je capte à l'oreille, syllabe après syllabe. Sculpter une forme

pour la remplir ensuite ! Mais voyons ce n'est pas un moulage de plâtre ! Non, je suis séduite par l'essentiel, ensuite je l'incarne. Voilà ce qu'est un poète. Et je vais l'incarner de la façon la plus essentielle possible (ça c'est un problème de forme). L'essence c'est justement la forme – un enfant ne peut pas naître autre !<sup>1</sup> »

Je crois que l'œuvre d'Yves Zurstrassen, la conception qu'il en a, sont proches de celles de Marina Tsvetaeva. Il éprouve et établit une relation essentielle au monde, qui s'exprime par la peinture. Et, comme le dit Marina Tsvetaeva,

1. Marina Tsvetaeva, « Le poète et la critique », in *Marina Tsvetaeva par Linda Lé, Paris, Éd. Jean Michel Place, 2007, p. 99.*

« si l'essentiel me séduit, la forme viendra d'elle-même. Et elle vient. Et elle continuera à venir... » C'est sur une expérience comparable que se fonde la recherche d'Yves Zurstrassen. Elle naît du peintre, et son principe vital ainsi que son développement se trouvent d'abord en lui.

Là encore, je pense – pour mieux comprendre cet auto-engendrement – à Stéphane Mallarmé qui évoque non la naissance d'un tableau, mais d'un poème. Dans le texte « Don du poème », la création surgit du seul « travail » de l'écrivain qui engendre dans sa chambre, durant la nuit, le fruit de son art.

*Je t'apporte l'enfant d'une nuit d'Idumée !  
Noire, à l'aile saignante et pâle, déplumée,  
Par le verre brûlé d'aromates et d'or,  
Par les carreaux glacés, hélas ! mornes encor,  
L'aurore se jeta sur la lampe angélique.  
Palmes ! et quand elle a montré cette relique  
À ce père essayant un sourire ennemi,  
La solitude bleue et stérile a frémi.  
Ô la berceuse, avec ta fille et l'innocence  
De vos pieds froids, accueille une horrible naissance :  
Et ta voix rappelant viole et clavecin,  
Avec le doigt fané presseras-tu le sein  
Par qui coule en blancheur sibylline la femme  
Pour des lèvres que l'air du vierge azur affame ?<sup>2</sup>*

Ce poème, dont le style appartient à un symbolisme (1865) très éloigné de la qualité « moderne » des travaux d'Yves Zurstrassen, exprime cependant une conception de la création qui éclaire la position du peintre. Le créateur produit, seul, sa création. Il lui donne ses jours et ses nuits, non dans l'atelier mais dans la chambre de la signature. C'est là que le créateur prend sa substance, dans la chambre de l'écriture. De ce « travail » naît donc le poème, « une voix » proche de la musique, qui, à travers cette image de l'enfantement de lui-même, permettra aux lèvres de l'écrivain, à celles des lecteurs, de prononcer et, par-là, de comprendre les vers du poème. Cette « scène », ce principe de création issu de l'exercice de la pensée d'un seul, Pierre Boulez s'en saisira dans « Pli sur Pli. Portrait de Mallarmé », où les abstractions du poète, du peintre, du musicien entrent en résonance.

Ce théâtre, ce lieu mental n'est pas une figure de style, il a le nom d'un lieu vivant, du lieu incarné de sa production : l'Atelier Yves Zurstrassen, avenue du Val Fleuri 19, 1180 Uccle !

Dans ce site, s'incarne la position théorique et pratique du peintre. Nous connaissons de ces lieux comparables où de l'architecture, la lumière, l'atmosphère émanent la pensée du créateur. Les plus connus d'entre eux sont, sans doute, ceux d'Alberto Giacometti, de Francis Bacon ou, aujourd'hui, de Damien Cabanes. Ces lieux sont comme un « autre corps » du peintre, un espace qui les personnifie tout entier. Cet espace, ils l'habitent comme leur œuvre les habite. Il est la projection d'une « attitude », d'un savoir ou d'une méthode. Parler de leur atelier, c'est parler d'eux-mêmes, c'est être au sein d'une « fabrique », d'un « système », d'une cosmogonie, pour leur « corps », et où se déploie leur pensée.

Chez Yves Zurstrassen, comment ne pas être impressionné par la rigueur de son organisation. Chaque pièce semble avoir son nom et sa fonction. Au sous-sol : une réserve mais qui n'est pas lettre morte. À travers elle, sa manipulation, le passé est vivant. À tout instant, nous sommes invités à le remettre sous

tension. Il n'y a pas d'exclusion d'hier pour le bel aujourd'hui. La vie présente s'étaie sur une histoire, une continuité. Jouxant cet espace, se trouve des outils numériques, des programmes, l'utilisation de nouvelles machines qui contribuent à la conception de structures, permettant d'élaborer les tableaux grâce à des logiciels qu'Yves Zurstrassen manipule avec son assistant. C'est ainsi que le peintre peut réutiliser les gestes physiques des années 1980, désormais devenus images qu'il mêle à des dessins contemporains de grilles et d'entrelacs imaginés grâce à

ces programmes numériques. Passé et présent se donnent la main et, grâce à ce couple, très actif, le peintre utilise des fragments de compositions anciennes pour les réactiver dans des travaux récents.

Au rez-de-chaussée, nous découvrons, là encore, des espaces à la fois distingués et reliés. À droite, les ordinateurs au travail, les impressions, les maquettes où se vérifient les hypothèses et le monde virtuel où se projettent les images. Plus à gauche, c'est l'atelier principal, où se réalisent les tableaux de grande ou de petite taille. C'est là qu'ont lieu les expérimentations, notamment, des grandes surfaces que l'on peut dresser ou poser au sol pour les voir dans



leur totalité, depuis la coursive de l'étage supérieur. Dans ces salles du rez-de-chaussée, nous sommes au cœur du réacteur et dans le cœur vivant de la pratique. Ce lieu de fabrication est aussi peuplé de peintures remises en « jeu » par le peintre qui les fait « rayonner » à nouveau. Elles sont accompagnées d'une multitude de citations plastiques (photos, cartes postales, affiches) comme de citations musicales, diffusées par de remarquables systèmes sonores qui enveloppent, englobent les œuvres en train de se faire. Ici, le jazz et, particulièrement, le free jazz règnent sur l'espace. Nous y trouvons les grands maîtres comme les expérimentateurs d'avant-garde – d'Ornette Coleman à la contrebassiste et performeuse Joëlle Leandre qui, souvent, accompagne son travail. Présente à BOZAR en 2019, elle se produira dans son exposition et ainsi permettra une sorte de transmutation de l'esprit de l'atelier dans les salles de l'institution. C'est un atelier où la vue, l'ouïe sont sollicités, invités à prendre la mesure des œuvres. L'œil et le corps y bougent ainsi en permanente « accommodation ».

Au fond de cette salle à droite, d'autres salles se font de plus en plus vides et par les verrières sont confrontées à la nature d'un jardin. L'une d'entre elles, aux proportions parfaites, permet de prendre toute la distance nécessaire avec



les différents processus, les techniques, la fabrication des tableaux. Ceux-ci prennent place, alors, dans une salle de présentation. Ils entrent dans un théâtre de comparaisons, de dialogues, de répliques ou d'effusions.

Ce qui me passionne, c'est la contiguïté de cet espace à celui de la fabrication. L'un enlace l'autre et fait vivre avec intensité le principe du *work in*



*progress*, du *change* et de la *métamorphose*. Le tableau est là, il est « encore là », dans son processus de production, mais déjà avec le statut plus solennel d'une œuvre en exposition, prête à rencontrer l'autre, en face-à-face : elle nous regarde autant que nous la regardons, dans ce lieu d'occurrence et de révélation.

Les étapes du parcours pourraient s'arrêter ici, mais nous sommes invités à vivre à l'étage

supérieur deux autres moments de la vie du tableau : l'un nous reconduit au « laboratoire » des formes où, grâce à un extraordinaire archivage de petits formats, se reconsidère la matrice des tableaux, avant leur naissance, leur « projection », leur première effectuation conceptuelle et mentale. Il jouxte une importante bibliothèque dont l'usage permet le positionnement et la maturation de ces formes. L'autre salle nous mène à travers une galerie d'exposition de taille plus modeste, jusqu'à un espace plus familier, où le tableau n'est plus dans une situation de démonstration muséographique. Yves Zurstrassen y a conçu, pour lui, une autre vie, comme s'il était important que le tableau se confronte aux lieux domestiques, à la vie quotidienne. Dans l'ensemble de ce site qui est bien plus qu'un atelier, les peintures vivent toutes leurs vies depuis la dimension virtuelle du projet jusqu'à la contemplation lente et silencieuse de l'œuvre réalisée. Et nous sommes invités à vivre toutes ces vies.

Le vrai bonheur réside dans le fait que ce parcours, la pluralité de ces espaces, empêchent le tableau de devenir un objet, statique, manipulable et consommable. Nous sommes au contraire, par la conception et l'organisation de l'atelier, invités à penser l'œuvre dans son mouvement de création, sa pensée et

son incarnation. Dans ce laboratoire, nous avons le sentiment d'être au cœur de ce *déplacement*, au cœur de ce battement qui permet d'être « avec l'art » et non guidés par des constats, des additions, des circulations, passées ou présentes, d'objets d'art.

L'émotion, pour moi, est grande et toujours renouvelée, d'être au centre de ce mouvement. Pour qui sait le voir et donc le ressentir, l'expérience est intense, exceptionnelle et rare.

J'ai la conviction, sans idéalisation trompeuse, que cet atelier est le lieu d'intelligence de l'œuvre d'Yves Zurstrassen. J'ai l'étrange sentiment d'être dans sa boîte crânienne, car son atelier est sa boîte crânienne où se produit une multitude d'opérations conduisant au tableau, expérience vivante d'une pensée par la forme et pour l'espace. Je l'éprouve dès le seuil franchi et, désormais, à chaque retour. Si j'osais, je dirais qu'il y a quelque chose dans ce lieu extraordinaire d'une chapelle ardente consacrée à la création et à son gai savoir.

## Exposition

Free

Bozar  
Bruxelles

2019

Commissaire  
Olivier Kaepelin

